

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 98 — Samedi, 20 mars 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



La princesse Eulalie



Le prince Antoine d'Orléans



Le duc de Braganca



La princesse Amélie

Deux mariages princiers

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 20 mars 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : La jeune fille et l'étoile, par P. Blanchemin.—Scènes de la vie d'étudiant, par Maurice O'Reilly.—Deux mariages princiers.—Le camphre.—La Porteuse de Pain (suite).—Un conseil par semaine.—Primes du mois de février.—Récréations de la famille.—Rébus.

GRAVURES. — Portraits : La princesse Eulalie ; Le prince Antoine d'Orléans ; Le duc de Bragance ; La princesse Amélie.—Les deux nourrissons.—Gravure du feuilleton.—Perroquet, chien et poupée.—Rébus

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS

C'EST une chose qui arrive tous les jours, c'est un spectacle auquel vous assistez, où vous faites votre partie, où vous jouez votre rôle, car vous êtes acteur, et que vous voyez cependant, comme si la pièce se jouait pour vous.

Il est six heures du soir, les sifflets des manufactures jettent leurs cris rauques dans l'air, les machines s'arrêtent, on éteint les lumières, et de toutes ces ruches où le travail se fait à la vapeur, sortent les abeilles, abeilles humaines qui font le miel, l'or, auquel elles touchent si peu.

Des hommes noirs, aux traits énergiques, aux yeux vifs, inondent la ville. Ils respirent à pleins poumons l'air pur dont ils viennent d'être privés, cinq heures durant. Ici des jeunes filles, aux poitrines étroites, maigrement entourées de châles râpés s'avancent, joyeuses de voir le ciel nuageux et la neige qui leur fouette le visage.

Les rues s'emplissent.

Tout ce monde presse le pas, ouvriers, employés, ouvrières, marchent vite. La maison est loin et les estomacs sont vides.

Et puis, là-bas, n'est-ce pas la famille ? Celui-ci n'a-t-il pas une femme et des enfants à embrasser, tous ces êtres aimés qu'il n'a pas vus depuis douze heures bientôt ? L'autre est toute heureuse de revoir la mère qu'elle soutient de son faible travail.

Parfois, une exclamation joyeuse en passant.

—Ça va bien, toujours du travail ?

—Oui. Rien de nouveau chez toi ?

—Mon septième est arrivé. Une bouche de plus à nourrir !

Entre les jeunes, deux sourires se rencontrent. Ce sera un mariage au printemps prochain.

* * *

Cette mer houleuse, ces vagues humaines, c'est la grande armée du travail qui passe et qui va chercher quelques moments de bonheur et de gaieté auxquels elle a droit ; elle les a dûment gagnés.

Demain on recommencera, heureux si ces soldats de la paix ne reviennent pas trop meurtris de la lutte.

Car si la besogne est rude, le travail manque parfois, et quand on en trouve, souvent c'est à peine si le salaire suffit aux besoins de chaque jour.

C'est toujours le combat du travail et du capital, combat qui devient de plus en plus grave.

Les villes regorgent et les broussailles envahissent les champs.

Les bras deviennent trop nombreux, la main-

d'œuvre diminue, la caisse des capitalistes s'emplit et les grèves arrivent.

* * *

Grève à New-York, grève à Saint-Louis, grève à Chicago, grève à Little Rock, grève aux États-Unis... grève de l'Atlantique à San Francisco !

On est venu de Détroit chercher des ouvriers chez nous, mais, à leur arrivée, quand on leur a dit qu'ils devaient prendre la place des hommes en grève, ils ont refusé et sont revenus.

Les ouvriers se soutiennent. Quelles raisons essaie-t-on de donner pour prouver qu'ils ont tort ? Pas une bonne.

Ils veulent vivre, voilà tout.

En Canada, nous avons une grève à Toronto, et des désordres ont eu lieu. Rien d'étonnant à cela.

Les grévistes, employés à la compagnie des chars urbains, se plaignaient depuis longtemps de la longue des journées du travail, et il faut avouer qu'ils n'avaient pas tort, puisqu'on les faisait travailler pendant quatorze et quinze heures.

N'est-ce pas, en effet, révoltant ?

Si on faisait travailler un cheval pendant quatorze heures par jour, on verrait toutes les sociétés protectrices des animaux jeter les hauts cris et traîner devant les tribunaux celui qui se serait rendu coupable de cet acte de barbarie !

Que j'aie vu un des présidents de ces sociétés et que je lui dise :

—Monsieur, je viens vous trouver, vous qui protégez les bêtes, et vous prier de vouloir bien prendre en main la cause d'un animal que l'on fait travailler quatorze heures par jour et qui ne mange jamais à sa faim.

—Oh ! c'est indigne, s'écriera-t-il, quel est cet animal et qui le traite ainsi ?

—L'animal, c'est moi...

—Mais c'est une mauvaise plaisanterie, vous n'êtes ni un cheval, ni un chien, ni un..... Enfin, vous n'avez pas quatre pattes !

C'est là, en effet, toute la question ; je n'ai que deux pattes, et encore sont-elles en mauvais état. Donc, à la porte !

Ah ! si j'avais quatre pattes !

Que les quadrupèdes sont donc heureux ! mais hélas ! ils sont trop bêtes pour comprendre tout leur bonheur !

* * *

Les animaux à deux pattes, plantigrades et sans plumes, comme vous et moi, voyant que les protecteurs des autres bêtes les traitaient moins bien que celles-ci, ont alors résolu de se protéger eux-mêmes.

On a bien essayé de faire jeter l'interdit sur ces sociétés qui se sont formées, mais les évêques, après avoir pris connaissance de leurs statuts, ont refusé de se prêter à ces menées, et il en sera toujours ainsi tant que rien de reprochable ne sera commis contre les enseignements de l'Eglise.

Donc, certains employés des chars urbains de Toronto étant devenus membres d'une de ces sociétés de protection mutuelle, la compagnie, croyant ainsi faire taire toute plainte et craignant d'être forcée de diminuer les heures de travail, les a carrément renvoyés.

Les autres employés, indignés de cet acte d'arbitraire, se mirent en grève.

Vous en savez le résultat. Le président de la compagnie, après avoir juré qu'il préférerait mourir plutôt que de céder, a été forcé de reprendre les employés qu'il avait si injustement chassés.

Aux États-Unis, les choses ne sont pas encore arrangées, mais tout fait prévoir que les ouvriers finiront par triompher.

* * *

N'allez pas croire qu'en parlant ainsi je sois disposé à exciter la révolte contre les patrons. Jamais je n'ai pensé à cela.

Ce que je veux, c'est surtout signaler l'imprévoyance et l'esprit de cupidité qui guide certains directeurs d'exploitation.

Ils forment une aristocratie de l'or—la seule méprisable quand elle est inintelligente—et traitent leurs employés avec une inhumanité et une insolence de gens mal élevés révoltantes.

Il faut que tôt ou tard ils supportent la peine de leur égoïsme.

Sa Grâce, Mgr l'archevêque de Québec, sixième successeur de Mgr de Laval, vient d'être nommé cardinal.

C'est un événement de la plus haute importance qui intéresse le monde catholique tout entier et le Canada en particulier.

C'est une preuve éclatante de l'intérêt tout spécial que porte le chef de l'Eglise à la population si sincèrement catholique de notre pays, et c'est un honneur pour nous, que de voir un de nos compatriotes élu membre du Sacré Collège, prince de la sainte Eglise Romaine, conseiller du Souverain Pontife.

Mgr Taschereau est le sixième archevêque de Québec et le quatrième archevêque métropolitain.

Ce siège a été créé en 1674, et a été occupé par Nos Seigneurs de Laval, de Saint-Valier, de Morinay, Dosquet, de l'Aube Rivière, de Pontbriant, Briant, d'Esglis, Hubert et Denaut.

La province ecclésiastique de Québec ne fut créée qu'en 1844. Mgr Signai fut le premier archevêque métropolitain. Avant lui, Mgr Plessis et Mgr Panet avaient porté le titre d'archevêque. Après lui Mgr Turgeon, Mgr Baillargeon et Mgr Taschereau furent successivement métropolitains.

* * *

La fierté que nous éprouvions autrefois au sujet de notre organisation du système de protection contre le feu, a subi depuis quelques temps de graves échecs.

Il ne nous est plus permis que de baisser la tête, et nous sommes forcés de reconnaître qu'au lieu de faire des progrès nous avons beaucoup rétrogradé.

Le dernier grand incendie qui a eu lieu à Montréal, sur les rues Saint-Paul et des Commissaires, a coûté la vie à un des plus braves pompiers, quatre autres ont été blessés, les pertes excessives, et il a été constaté que, sans la mauvaise organisation de la brigade et le manque de direction, on aurait pu éviter ces tristes résultats.

Nous avons de très jolis pompes à vapeur, mais elles servent plutôt d'ornements pour les grandes parades que de moyens préservatifs, et je crois, d'après les dernières nouvelles, que le Conseil-de-Ville, poussé par les réclamations des compagnies d'assurances et par les citoyens, va se décider enfin à faire des réformes devenues nécessaires.

* * *

Il nous faut, à la tête de la brigade du feu, un homme intelligent, énergique, prévoyant, ayant le coup d'œil vif et sûr et sachant son métier.

Ces qualités sont toujours difficiles à rencontrer réunies chez un seul homme ; mais il en existe, et pour n'en citer qu'un, je veux vous nommer un chef de pompiers d'une petite ville, pas bien loin de chez nous, qui a tout ce qu'il faut pour conduire la brigade de Montréal.

Je veux parler du chef Benoit, de Saint-Henri, et si je donne son nom, c'est que je sais, de source certaine, que nombre d'agents d'assurances et de manufacturiers anglais et canadiens, les plus intéressés à ce que l'on ait un service bien organisé, ont déjà jeté les yeux sur lui.

Il est probable qu'il y aurait bien des réclamations et qu'on jetterait tout d'abord les hauts cris, mais ceci n'est pas raisonner, et je suis certain qu'après avoir froidement examiné la question, on en arrivera à être de mon avis à l'Hôtel-de-Ville.

Depuis dix ans que M. Benoit est à la tête de la brigade de Saint-Henri, il n'a jamais reçu que des éloges pour la manière intelligente dont il s'est conduit dans tous les incendies qu'il a été appelé à maîtriser, il a rendu de grands services aux municipalités environnantes, et même à Montréal, et, chose digne de remarque, on n'a jamais constaté de retards dans le service de ses hommes ni d'irrégularités dans le fonctionnement de ses pompes.

Il a vingt ans de service, tant à Montréal qu'à Saint-Henri, et mérite sur tous les rapports de prendre en mains la direction d'un service plus important.

LÉON LEDIEU.

L'intelligence non cultivée est comme le diamant enfoui dans les profondeurs de la terre. Elle ne brille que lorsque les ténèbres de l'ignorance sont disparues.

LA JEUNE FILLE ET L'ÉTOILE

SONNET

Salut, étoile du matin !
Cette nuit j'ai fait un beau rêve.
Peux-tu, dans son château lointain,
Voir mon bien-aimé qui se lève ?

Selle-t-il son coursier hautain,
Qui piaffe et hennit sur la grève ?
Fait-il préparer le festin,
Pour que la noce enfin s'achève ?

—Blanche vierge, ma jeune sœur,
Je l'ai vu, le hardi chasseur,
Sur son manoir je suis passée.

Il chevauche par la forêt,
Et le festin de noce est prêt !...
Mais tu n'es pas la fiancée !...

PROSPER BLANCHERMAIN

SCÈNES DE LA VIE D'ÉTUDIANT

LES FRAIS D'UN SUICIDE

(Suite et fin)

VII

DENDANT longtemps il continua cette diatribe, accompagnée des gestes les plus pathétiques, et je cherchais dans mon cerveau quelque argument pour le consoler, quand une exclamation terrible de ma part coupa court à ses lamentations :

—Sapristi ! m'écriai-je, et mon cocher que j'ai oublié en bas !

—Quoi ! fit Duguignon sévèrement, depuis quand te permets-tu de prendre des voitures ; as-tu assassiné un banquier ?

—Mais c'est de ta faute ! je voulais brûler l'espace pour t'arracher plus vite au trépas, et mon dévouement pour ta carcasse me fit oublier que je ne possédais pas un rouge liard ; me voilà bien loti, maintenant !

L'horrible réalité nous apparaissait dans toute sa noirceur : une heure de voiture m'attendait au seuil de la porte, et nos capitaux réunis ne formaient pas la modeste somme de cinq centins.

—C'est la hideuse banqueroute, observa Duguignon, mon pauvre vieux comment vas-tu te tirer de là ?

Je n'étais nullement d'humeur à plaisanter ; l'on se trouvait à la fin du mois, je ne voyais aucun moyen de me procurer avant le soir l'écu nécessaire pour solder le cocher, et l'on sait que ces messieurs sont peu tendres pour un client insolvable.

—Voyons, dis-je désespéré, il faut aviser au plus vite, chaque minute de retard augmente le montant de la dette ; n'as-tu rien à mettre au clou ?

—Hélas, non ! Ma fortune se compose actuellement de ce vieux crâne d'un Métis du Nord-Ouest, et ces objets n'ont pas cours chez les prêteurs sur gage. J'ai déjà essayé de le passer une fois.

Nous nous plongeâmes chacun la tête dans les deux mains—symbole de la réflexion profonde—mais ce moyen si précieux dans les situations difficiles au théâtre, n'amena dans la nôtre aucun changement notable.

—Comment faire ! comment faire ! murmurai-je avec angoisse, tandis que mon ami arpentaient la chambre en disant :

—Sapristi ! sapristi !..... cette idée aussi de prendre des voitures !.....

A ceux qui pourraient s'étonner d'un si grand embarras pour cinquante centins, je répondrai que nous étions étudiants, jeunes et étourdis, et que notre crédit était au moins aussi usé que les coudes de nos manches.

—Le cocher n'a pas l'air commode, ajoutait Duguignon en mettant le nez à la fenêtre, et l'on dirait qu'il commence à s'impatienter. Oh ! je m'y connais ; c'est un homme à te mener droit à la station de police.

Quelle agréable perspective !

Mais la Providence veillait sur nous, et comme pour le radeau de la *Méduse*, alors que tout semblait perdu, une voile ou plutôt une idée surgit dans le cerveau de mon camarade, qui s'écria triomphalement :

—Sauvé !

—Est-il possible ?

—Oui, sois tranquille, cette excellente madame Chiard va nous tirer d'embarras.

—Madame Chiard ! Y penses-tu !

—Je suis certain de mon coup ; je vais lui faire, par exemple, ce que l'on est convenu d'appeler un emprunt forcé.

—Autant vaudrait essayer de tirer de l'argent d'une borne.

—Ne dis rien, et laisse-moi agir.

Je m'assis, curieux de voir s'opérer pour la première fois devant moi un miracle.

VIII

—Madame Chiard ! madame Chiard ! cria Duguignon du haut de l'escalier.

On entendit un pas lourd en même temps qu'une voix demandait sèchement :

—Qu'est-ce que vous voulez encore, là-haut ?

—Arrivez ! arrivez ! madame, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

La figure de madame Chiard s'épanouit à ces paroles de bon augure, et c'est presque souriante qu'elle apparut dans la chambrette de l'étudiant.

—Madame Chiard, j'ai reconnu mes torts, je comprends que vous ne pouvez pas vivre de l'air du temps et de l'eau de la corporation, et bien que je ne sois pas très riche pour le moment, j'ai résolu de vous donner un petit à-compte d'un écu. On fait ce que l'on peut !

—Je suis heureuse de vous voir revenu à de meilleurs sentiments, M. Duguignon ; nous finirons peut-être par pouvoir nous entendre.

—Je n'en doute pas, chère madame, c'est le rêve de mon existence. Avez-vous deux écus à me remettre contre une piastre que mon ami que voici va me prêter ?

Malgré moi je fis un bond, mais Duguignon, d'un geste, m'imposa silence, tandis que madame Chiard, plongeant les mains au fond de ses poches, en retirait les deux écus qu'elle remit à son terrible pensionnaire.

—Sont-ils bons, au moins ? demanda Duguignon avec méfiance ; il en circule beaucoup de faux dans la ville depuis quelque temps ! Il faut y faire attention, madame Chiard, le monde est si filou !

Et, s'approchant de la fenêtre comme pour se mettre plus près de la lumière, il examinait méticuleusement les pièces, les soupesant et les faisant sonner pour s'assurer de leur bon aloi.

Soyez tranquille, répondait la maîtresse de pension en riant, je vous souhaite d'en avoir de pareils plein un gros sac.

Mais elle fut interrompue par un cri déchirant de l'étudiant ; penché sur la fenêtre ouverte, il venait, disait-il, de laisser échapper une des pièces dans la rue ! Plus rapide que l'éclair, il descendait l'escalier en poussant des exclamations de désespoir qui auraient attendri des rochers.

Madame Chiard, désolée, le suivit, mais d'un pas moins rapide ; et quand elle arriva sur le seuil de la porte, la voiture n'était déjà plus là. Seul, Duguignon inspectait fièvreusement le trottoir, draguait le ruisseau avec ses doigts, fouillait du regard tous les coins et recoins de la rue. Pendant une heure madame Chiard l'aida naïvement dans ses recherches. On fit venir la servante, le mari et plusieurs pensionnaires ; des voisins même prêtèrent leur concours, et il y eut bientôt un rassemblement tel, que les passants croyaient à un accident, et qu'un citoyen donna l'alarme pour le feu. Peines perdues ! l'écu était introuvable.

Et, pendant ce temps, je m'esquivai furtivement.

IX

Quand il fut bien reconnu que toute recherche était inutile, madame Chiard réclama sa piastre à Duguignon.

—Je vous ai dit que je vous remettrais un écu en à-compte, le voici, répondit majestueusement l'étudiant en lui présentant la seconde pièce qui lui restait. Nous sommes quittes !

—Mais... ma piastre ? répliqua la maîtresse de pension interloquée.

—Décidément, madame Chiard, vous ne comprenez rien aux règles les plus élémentaires de l'arithmétique. Raisonnez un peu la question, et vous verrez que vous êtes dans l'erreur.

Et sur ces mots, tournant les talons, Duguignon

disparut au coin de la rue, laissant madame Chiard complètement abasourdie.

X

Le soir même, madame Chiard rentra en possession de son écu, sur l'aveu de Duguignon, qui reconnaissait décidément avoir fait un faux raisonnement.

Et comme je demandais à mon ami s'il avait toujours des velléités de suicide ?

—Oh ! non, répondit-il, cela coûte trop cher ! quand on pense qu'avec cet écu nous aurions eu du tabac pour tout le mois !

MAURICE O'REILLY.

DEUX MARIAGES PRINCIRS

(Voir gravures)

LE prince Antoine-Louis-Philippe-Marie, est le fils du duc de Montpensier et le petit-fils de Louis-Philippe. Par sa mère, le prince Antoine, né à Séville, le 23 février 1866, est infant d'Espagne.

Il va épouser, à Madrid, l'infante Marie-Eulalie-Françoise d'Assise, née à Madrid, le 12 février 1864, sœur du roi Alphonse XII, mort l'année dernière, et par conséquent fille de l'ex-reine d'Espagne, Isabelle.

D'autre part, le prince de D. Carlos, duc de Bragance, est le fils aîné du roi Louis I^{er}, de Portugal, et de la reine dona Maria Pia, fille du feu roi d'Italie, Victor-Emmanuel, et de la reine Adélaïde, archiduchesse d'Autriche.

Il a donc un an de plus que la princesse Amélie, sa fiancée, fille aînée du comte de Paris, née le 28 septembre 1866.

Grand, blond, le visage souriant, les yeux bleus, le duc de Bragance est un cavalier accompli. Son éducation a donné les résultats les plus brillants. Il a été initié de bonne heure à toutes les connaissances utiles, et particulièrement les questions militaires ; il tient de son père un goût très prononcé pour les lettres et les arts.

De la princesse Amélie, on peut dire que toutes les grâces de l'esprit, de l'intelligence et du cœur s'unissent au charme incomparable de sa personne. Le Portugal aura lieu de s'enorgueillir de la jeune duchesse de Bragance, appelée à devenir sa reine, et nous ne doutons pas qu'il ne l'accueille avec des transports d'allégresse.

Ce mariage princier a été célébré lundi dernier, au palais d'Ajuda, situé sur la rive droite du Tage.

LE CAMPHRE

QU'EST-CE que le camphre et d'où vient-il ? C'est le jus durci d'un arbre, qui était connu comme camphre par les Perses, les Hindous et les Grecs. L'arbre du camphre appartient

à la famille des lauriers. Le camphre de commerce est manufacturé de la manière suivante au Japon : Après que l'arbre est couché par terre, il est coupé en copeaux, qu'on dépose dans une cuve ou dans un grand pot en fer rempli d'eau et placé au-dessus d'un feu lent. A travers des trous pratiques dans le fond de la cuve la vapeur s'élève lentement, et faisant chauffer les copeaux produit l'huile et le camphre. La cuve où sont déposés les copeaux a un couvert juste. De ce couvert un tuyau de bambou conduit à une succession d'autres tubes reliés ensemble avec du bambou, et le dernier de ces tubes est divisé en deux compartiments, l'un au-dessus de l'autre, le plancher de division étant percé de petits trous pour permettre à l'eau et à l'huile de passer dans le compartiment inférieur. Le compartiment supérieur, garni d'une couche de paille, attrape et retient le camphre cristallisé à mesure qu'il passe dans le système de refroidissement. Le camphre est ensuite séparé de la paille, mis dans des cuves en bois et est prêt pour le commerce. Les naturels du pays se servent de l'huile pour l'éclairage et autres choses.

Il y a deux hommes à Chicago qui paient \$10,000 chacun par année pour leurs bancs à l'église.



LES DEUX NOURRISSONS

LA
PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)

LXXXIX

Le coupé s'arrêta devant le bureau des postes et des télégraphes du boulevard Malesherbes. Les deux hommes entrèrent, et la dépêche suivante fut expédiée :

“ Paul Harmant.—Constructeur—
“mécanicien, Courbevoie.

“ Attendrai chez moi, ce soir, neuf heures. Très urgent

“ OVIDE.”

La dépêche expédiée, Etienne Castel et Duchemin regagnèrent leur véhicule.

—Où allons-nous maintenant ? —demanda le cocher.

—Au pont de Neuilly, répondit le peintre.

Le coupé roula de nouveau. A l'extrémité du pont, Raoul descendit, indiqua du geste à son compagnon l'endroit qui lui servait habituellement d'observatoire, et lui dit :

—Je vais attendre là.

—C'est convenu, répliqua l'artiste. Je ferai en sorte de ne quitter notre homme qu'au moment de le laisser libre pour aller à son rendez-vous. Donc, je ne vous reverrai pas ce soir. Mais cette nuit, ou demain matin, je vous attendrai chez moi. Bon courage et point de faiblesse !

—Oh ! soyez sans crainte !

—Je vous ferais prévenir si, par le fait de Paul Harmant, il fallait modifier quelque chose à nos plans.

—Espérons qu'il n'en sera rien !

Etienne se fit conduire à l'usine.

Le millionnaire, arrivé dès le matin, avait donné des ordres à tout son personnel pour les travaux de la journée, car, ayant rendez-vous avec Ovide depuis plusieurs jours il lui faudrait aller chez son banquier pour y prendre la somme destinée à son complice. Paul Harmant n'avait point encore reçu la dépêche que nous avons vu Soliveau lui adresser en quittant l'avenue de Clichy, et il comptait occuper ainsi sa journée : Après avoir touché de l'argent chez son banquier, il irait voir Georges Darier afin de lui parler d'une affaire qui devait venir prochainement devant le tribunal civil et dans laquelle le jeune avocat plaiderait pour lui. Il visiterait ensuite diverses personnes et reviendrait à Courbevoie attendre son pseudo-cousin. L'emploi de son temps se trouvant ainsi réglé d'avance, il s'était entendu avec Lucien Labroue, et il allait quitter l'usine lorsqu'on lui apporta un télégramme. C'était la dépêche d'Ovide, contremandant le rendez-vous donné. Paul Harmant la lut et fut singulièrement surpris et contrarié.

—Ah ça ! quelle mouche le pique ? fit-il avec un froncement de sourcils qui en disait long. Je voudrais le savoir déjà bien loin ! Que signifie ce retard ? Qui peut le causer ? Une absurde lubie, sans doute, car rien, dans ces quelques mots, n'est de nature à me faire supposer un incident fâcheux. Eh bien, nous remettrons à demain nos adieux. Il faut cependant que je fasse prévenir Georges Darier. Je passerai la journée dans mon bureau, et je rentrerai à l'hôtel dîner avec Mary.

Paul Harmant avisa Lucien Labroue du changement survenu dans ses projets, écrivit une longue lettre à Georges Darier, y joignit les dernières pièces de procédure qui lui avaient été signifiées et envoya son garçon de bureau porter le tout à la rue Bonaparte. A onze heures, il fit appeler Lucien.

—Nous déjeunerons ensemble, mon cher enfant, lui dit-il.

Lucien s'inclina en signe d'assentiment et suivit le millionnaire au restaurant où ce dernier déjeunait quelquefois.

Laissons-les s'attabler et voyons ce qui se passait pendant ce temps rue de Seine, au “ Rendez-vous des boulangers.” Selon son habitude quotidienne, Jeanne Fortier y avait fait son apparition de grand matin. Les garçons boulangers et les porteurs de pain qui s'y trouvaient déjà lui parurent avoir une attitude mystérieuse et singulière. On ne se montrait pas communicatif avec elle, ainsi que de coutume. On chuchotait dans les coins en la regardant. Ceci l'intrigua si fort qu'elle interpella le Lyonnais, ce brave garçon qui travaillait pour la boulangerie Lebreton, et lui demanda :

—Ah ! ça, qu'est-ce que vous avez donc tous ? On a l'air de me tenir à l'écart, de se défier de moi. On me regarde d'une drôle de manière.

Le Lyonnais s'avança en se dandinant d'un air embarrassé.

—Je vais vous dire, maman Lison, répliqua-t-il. C'est qu'on a quelque chose à vous annoncer... et quand vous êtes entrée on se disputait à qui ne prendrait la parole.

Jeanne songea tout à coup à son passé—ce passé sinistre qui peut-être allait se dresser devant elle. Brusquement, elle devint très pâle.

—C'est donc quelque chose de pénible qu'on veut m'apprendre ? balbutia-t-elle d'une voix tremblante.

Ce fut la patronne de la maison qui prit la parole et répondit :

—Quelque chose de pénible. Non pas ! Bien au contraire, maman Lison. Il n'y avait pas besoin d'aller par quatre chemins pour arriver à ce qu'on veut vous dire. Ça va tout seul. Voilà ce que c'est.

—Oui, oui, c'est ça, parlez ! Expliquez la chose ! crièrent plusieurs voix.

—Vous savez que tout le monde vous aime et vous estime, ici, poursuivit la patronne. Les employés de la maison, les clients, mon mari et moi... tout le monde, enfin, vous regardent comme la crème des braves femmes.

—Je sais que, parmi tant de bons cœurs, je n'ai que des amis, interrompit la porteuse de pain émue jusqu'aux larmes.

—Le bouquet viendra en même temps que le banquet, à midi sonnant ! poursuivit la patronne. Et, au nom de tout le monde, je vous certifie que c'est de grand cœur que nous boirons à votre santé !

—Ah ! mais oui ! Ah ! mais oui ! crièrent avec un ensemble parfait les garçons boulangers et les porteurs de pain.

L'évadée de Clermont se laissa tomber dans les bras de lui tendait la maîtresse de l'établissement, puis ce furent des poignées de main des accolades à n'en plus finir.

—Cinquante-quatre à table ! glapissait le Lyonnais en esquissant un pas de haute fantaisie ; plus que ça de festival ! Et on ne parlera pas politique. A Chaillot la politique et les politiciens ! On chantera tout le temps, et au dessert on pincera un rigodon soigné. Je ne vous dis que ça !

Jeanne bégayait :

—Merci, merci mille fois et de toute mon âme, mes amis, mes bons amis. Oh ! oui, je viendrai m'asseoir au milieu de vous, je viendrai prendre ma part de ce repas qui me prouve votre amitié, et je suis bien heureuse ! Merci ! merci !

Le cœur trop plein déborda. La pauvre femme pour qui la joie, jusqu'à ce jour, avait été un sentiment à peu près inconnu, éclata en sanglots.

—Voyons, voyons, maman Lison, fit la patronne, faut pas pleurer comme ça. On croirait que vous avez du chagrin.

—C'est le trop grand contentement.

—Nous savons bien. Mais vaut mieux rire ! d'abord c'est plus gai ! Avalez-moi une petite goutte de “ mélé-cass,” et à la besogne.

Jeanne Fortier prit le verre qu'on lui tendait et trinqua avec tout le monde.

—Allons, mes bons amis, dit-elle, à midi on sera exacte, et on tâchera de se faire belle.

Puis elle sortit, accompagnée par un hurrah général.

—Nous, les enfants fit alors la patronne en s'adressant à la servante et aux garçons, il ne s'agit pas de flâner ! On va réunir toutes les grandes tables au milieu de cette salle. Il faut cinquante-quatre couverts. Arrangez-vous pour qu'on ne soit pas trop serré.

—Et les petites tables, bourgeoise ? demanda Marianne. Qu'est-ce qu'on en fera ?

—Il s'agit de songer au commerce, ma fille, même quand on est en fête. On en laissera quelques-unes sur les côtés, le long des murs, pour les clients qui pourraient venir. Allons ! allons ! haut la patte et dépêchez-vous ! Nous avons de la besogne jusqu'à midi. Vous, Jacques, ajouta la patronne en s'adressant au sommelier, vous allez descendre à la cave. Il faut cinquante-quatre bouteilles de maçon ordinaire, une par personne. On la placera en face de chaque couvert. Une bouteille de bordeaux-médoc pour cinq, ça fait onze bouteilles. Cinq bouteilles de madère, et du cognac qu'on transvasera dans des carafons, avec des liqueurs douces, anisette et cassis pour les dames. On les mettra dans des carafons aussi, pas les dames, les liqueurs douces. On montera le champagne au moment...

Chacun se mit à l'œuvre, et bientôt la table se dressa dans la grande salle. Cette table fut recouverte de draps blancs en guise de nappe, et, grâce à l'activité générale, le couvert fut bientôt dressé. Rejoignons Soliveau

XC

Il retira du carafon la valeur d'un verre de vin qu'il remplaça par la liqueur canadienne.—(Voir p. 366 col. 2)

—Et des vrais, vous pouvez vous en vanter, maman Lison ! —appuya le Tourangeau — et si jamais vous aviez à vous plaindre de n'importe lequel d'entre nous, je vous garantis que les autres lui feraient passer un vilain quart d'heure, à celui là ! Mais, motus ! la parole est à notre bourgeoise. Elle s'en sert trop bien pour qu'on lui prenne.

La patronne continua :

—On a eu grand chagrin, maman Lison, quand on a su l'accident qui vous était arrivé, et je vous garantis que si vous étiez venue à mourir des suites de l'affaire en question, on vous aurait fait un convoi dans le soigné... quelque chose de vraiment coquet. Mais heureusement, ce n'est pas de convoi qu'il s'agit. Les braves gens qui viennent ici et qui vous connaissent se sont dit les uns aux autres : Puisque la chance a permis que notre bonne mère Lison en réchappe, quand elle devait être écharpée, il faut nous réjouir, et lui prouver que nous l'aimons, en lui offrant un beau banquet, et un banquet par souscription, dont elle aura, comme de juste, la présidence d'honneur. Voilà.

Jeanne pleurait de joie.

—Oh ! mes amis, mes amis, commença-t-elle.

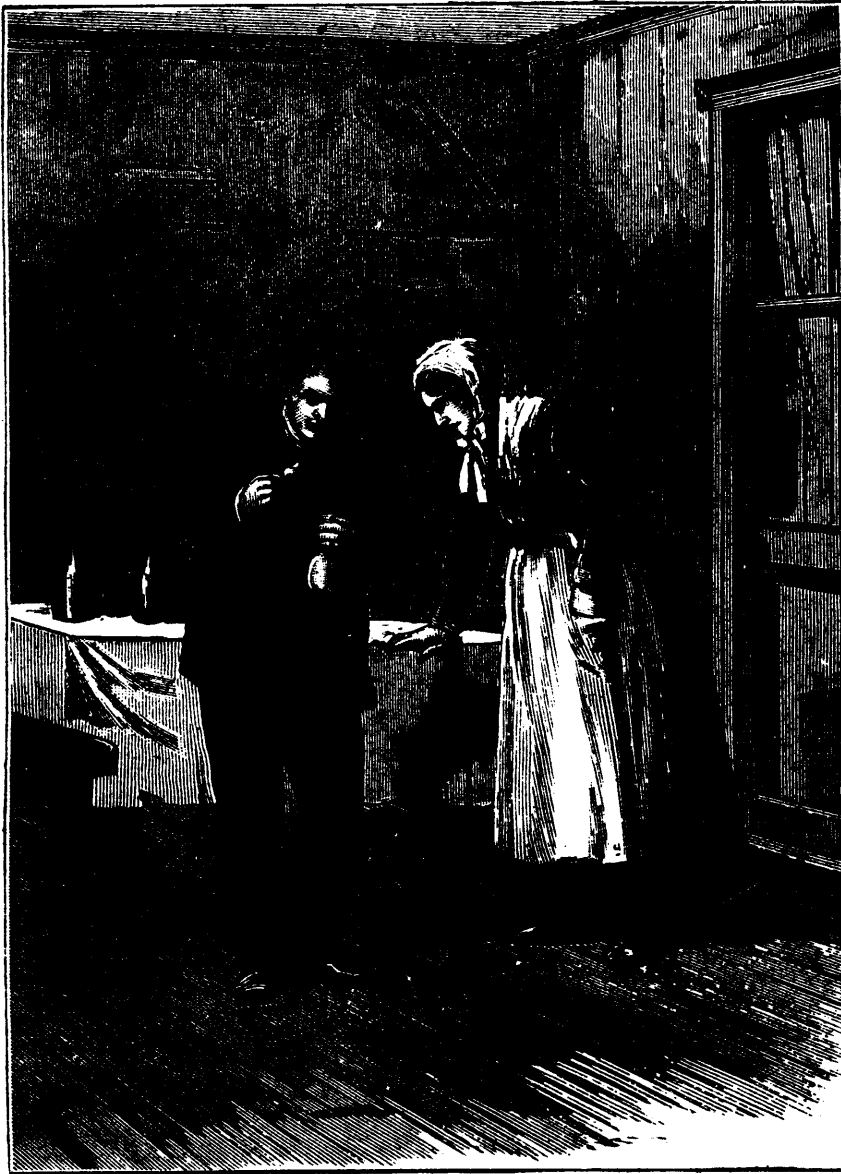
Il lui fut impossible de continuer.

pimpant et rasé de frais, avait suivi les quais pour se rendre au “ Rendez-vous des boulangers.” Il traversa le pont Neuf, gagna l'Institut par le quai Conti, s'engagea dans la rue de Seine, et il allait dépasser la rue des Beaux-Arts, lorsqu'une voiture de place, sortant de cette rue, le contraignit à monter sur le trottoir pour la laisser passer. La voiture fila. Ovide n'avait pas eu le temps de voir une tête de femme derrière la vitre, un visage de connaissance qui, en l'apercevant, prit brusquement une expression de surprise. Le Dijonnais continua sa route sans se retourner. Tout à coup, la voiture s'arrêta. Mademoiselle Amanda—que nos lecteurs ont devinée déjà—venait de dire au cocher :

—Tournez, et allez au pas.

Le cocher obéit. L'essayeuse de madame Augustine mit la tête à la portière et suivit des yeux l'homme qu'elle avait aperçu.

—Je ne me trompe pas, murmurait-elle, c'est bien lui. Je l'ai reconnu du premier coup d'œil, malgré son déguisement et quoiqu'il eût fait couper ses moustaches et ses favoris. Le hasard que j'appelais en vain à mon aide depuis si longtemps me le fait rencontrer enfin. Je profiterai de l'occasion ! —En monologuant ainsi, mademoiselle Amanda ne par



—dait point de vue l'ex-baron Arnold de Reiss, qui, sans défiance, continuait sa route. Soudainement elle cessa de le voir. Il venait d'entrer dans un établissement de vin-restauration. La jeune femme descendit du fiacre.

—Je vous quitte, dit-elle au cocher en lui mettant dans la main une pièce de cent sous et une carte de madame Augustine, vous allez à cette adresse porter les étoffes qui sont dans la voiture.

—Bien, ma petite dame.
—Si on vous demande, ce qui est certain, pourquoi je ne suis pas avec vous, vous répondrez qu'une affaire imprévue me retient dehors, et que je rentrerai le plus tôt possible.

—Suffit.
—Donnez-moi votre numéro.
—Voici.

Le cocher tourna bride de nouveau et s'éloigna. Amanda, baissant sur sa figure la voilette épaisse de son chapeau, se dirigea vers l'établissement dont Ovide venait de franchir le seuil et qui n'était autre que le "Rendez-vous des boulangers." En passant, elle jeta un coup d'œil dans la boutique où se trouvaient un comptoir de marchand de vin et deux ou trois petites tables rondes. Cette boutique n'était occupée que par le patron assis au comptoir, mais on voyait au fond, par la porte ouverte, une vaste salle au milieu de laquelle se dressait une table de dimensions tout à fait inusitées. Autour de cette table allaient et venaient des servantes, puis au fond, près d'un fourneau, l'homme en qui l'essayeuse reconnaissait Ovide Soliveau. Amanda entra résolument dans la boutique et demanda au marchand de vin :

—Avez-vous un cabinet, monsieur ?
—Oui, madame, un cabinet tout frais, en voilà la porte. Et le patron désignait le cabinet que nous connaissons et qu'un vitrage séparait de la grande salle.

—Veuillez me le donner, reprit Amanda, et me faire servir à déjeuner.

—Qu'est-ce que madame mangera ?
—N'importe quoi. Ce que vous aurez, une tranche de viande chaude ou froide, avec un demi-bouteille de vin blanc et de l'eau de seltz.

—Tout de suite, madame. Donnez-vous la peine d'entrer. Amanda se glissa dans le cabinet dont elle referma la porte derrière elle.

—D'ici je ne le perdrai pas de vue, se dit-elle en soulevant un des coins du rideau de mousseline étendu sur le vitrage, je le verrai sortir, je le suivrai s'il le faut jusqu'à ce soir, et je parviendrai à savoir où il demeure et ce que signifie ce nouveau déguisement.

En ce moment le bruit d'une conversation dans la grande salle arriva très distinctement jusqu'à la jeune femme par le vasistas entr'ouvert. Étonnée d'entendre si bien les voix, elle prêta l'oreille.

—Voyons, voyons, il ne faut pas me faire jaboter si longtemps que ça, mon petit Bourguignon, disait la patronne, j'ai de la besogne ce matin par dessus la tête, vous le savez bien. Qu'est-ce que vous voulez pour déjeuner ?

—Comme d'habitude, la maman.
—Ne mangez pas trop, c'est un bon conseil que je vous donne. Sans ça vous n'aurez plus faim pour le repas de tantôt.

—Soyez paisible, la maman. On veillera sur son appétit.
—Vous avez promis qu'on rirait, fit la servante Marianne en continuant à mettre le couvert.

—J'ai promis, je tiendrai, vous verrez. Je ne vous dis que ça ! Servez-moi vite, je meurs de faim.

—La soupe est trempée, dit la patronne.
—Où vais-je me mettre ?
—Au fond de la salle. Vous voyez qu'on a réservé des petites tables pour les clients. Allez vous asseoir, je vous sers de suite.

Ovide se dirigea vers une des petites tables placées près de la cloison séparant la grande salle du cabinet. Si Amanda avait un instant douté que l'homme qu'elle venait de suivre fût positivement l'ex-baron Arnold de Reiss, le son de sa voix lui eût enlevé ses doutes. L'identité, pour elle, était indiscutable. On venait de lui servir une omelette et une tranche de jambon. Ovide, très préoccupé de ce qu'il avait à faire, ne se doutait même pas qu'il y eût quelqu'un dans le cabinet. Marianne vint mettre son couvert et plaça devant lui une écuelle de soupe aux choux.

—Voilà toujours un commencement, fit-elle. Je vais vous apporter du pain, du fromage et du vin.

—Oui, dépêchez-vous, ma brave fille et je vous montrerai quelque chose.
—Quoi donc ?
—Vous verrez.

Amanda debout, auprès du vasistas entr'ouvert, ne perdait pas une seule des paroles échangées. A travers les rideaux mal joints, elle apercevait Ovide lui tournant le dos. Marianne revint et plaça sur la table les objets annoncés.

—Maintenant, reprit elle, qu'est-ce que vous allez me montrer ?

—Ah ! ah ! curieuse ! vous êtes pressée. Eh bien vous allez voir.

Ovide tira de sa poche deux petites boîtes de maroquin, l'une rouge et l'autre noire. Il ouvrit celle de maroquin rouge. Sur une doublure velours bleu brillait une paire de boucles d'oreilles.

—Eh bien, qu'est-ce que vous dites de ça ? demanda-t-il.
—Dame ! je dis que c'est joli et que ça vaut de l'argent ! Est-ce que c'est un cadeau que vous comptez faire à maman Lison ?

—Tout juste.
—Eh bien, c'est gentil de votre part, et la pauvre chère femme sera bien contente !

—Je le désire et je l'espère.
—Moi, j'en suis sûre. Dans l'autre boîte, qu'est-ce qu'il y a ?

—Encore une paire de boucles d'oreilles.
—Vous lui en donnez deux paires, alors ?
—La seconde n'est point pour elle.
—Pour qui donc ?
—Pour vous, Marianne.
La servante devint rouge jusqu'aux oreilles.
—Pour moi ! répéta-t-elle.
—Oui, ma fille, et dites-moi si elles sont de votre goût. Ovide ouvrit le second écrin. Marianne poussa un cri de joie

—Mais c'est magnifique ! s'écria-t-elle. Vous vous moquez, bien sûr, en disant que c'est pour moi.

—Je ne me moque pas du tout, et je suis enchanté de vous être agréable.

—Oh ! merci, monsieur Pierre ! merci ! merci ! vous êtes trop gentil ! Je les mettrai quand j'irai m'habiller pour servir.

—C'est ça, ma fille
La servante referma la petite boîte, la glissa dans sa poche et reprit :

—Monsieur Pierre, j'aime bien qu'on chante. Vous nous chanterez des bêtises hein ?
—Tant qu'on voudra.

—Faudra faire chanter tout le monde
—Tout le monde chantera.
—Même la maman Lison ?

—La maman Lison comme les autres
—C'est ça qui serait drôle, mais je crois bien que vous n'y parviendrez pas. Elle a toujours l'air de partir pour un enterrement. Impossible de l'égayer.

—Si vous vouliez, Marianne, ce serait bien facile.
—Comment ça ?

Il ne s'agirait que de la rendre un peu "pompette," de lui donner un "petit plumet."

—Mais ce n'est pas moi qui lui verserai à boire.
—Inutile qu'elle boive beaucoup.

—Alors, comment ça dépend-il de moi ? Qu'est-ce qu'il faudrait faire ?

A cette minute précise la patronne appela Marianne.
—Attendez une minute, fit la servante. Je vais revenir. Et Marianne se rendit aux fourneaux où la maîtresse du logis avait un ordre à lui donner. Au bout de deux ou trois minutes elle accourut rejoindre Soliveau.

—Vous disiez donc, reprit-elle curieusement, qu'il ne faudrait pas qu'elle boive beaucoup pour être un peu pompette et se mettre en gaieté.

—Je disais cela. On boira des liqueurs, n'est-ce pas, après le café ?

—Et pendant, et même avant. Ce sera un banquet où rien ne manquera.

—Alors, nous pouvons nous entendre. Après le café je dirai que je paye ma bienvenue, je ferai mon cadeau à maman Lison, et on l'arrosera d'un verre de vraie chartreuse. Eh bien, il ne s'agit que de verser dans un des carafons que vous mettez de côté, une cueillerée d'une certaine liqueur que j'ai apportée.

—Si ça allait lui faire du mal, à cette pauvre femme ! s'écria Marianne.
—Du mal ! jamais de la vie ! répliqua Soliveau ; ça la rendra gaie, tout simplement, et nous lui ferons chanter ensuite ce que nous voudrons, même des gaudrioles.

NCI

—Vous m'assurez que ça ne peut pas l'indisposer ? reprit Marianne avec insistance.

—Je vous le jure, foi de Dijonnais et de bon enfant !
—Eh bien, alors, ça va ?

—Quand je me lèverai pour faire un "speech," vous vous apprêterez, poursuivit Ovide ; je demanderai de la chartreuse afin d'arroser mon cadeau, et vous remplirez le verre de maman Lison.

—Mais, si j'en versais aux autres ! demanda la servante.
—Ah ! pas de plaisanterie ! tout le monde aurait un "plumet."

—Ça serait rigolo.
—Non, car on ne s'entendrait plus, ça serait à qui parlerait le plus haut et chanterait le plus fort.

—Au fait, c'est vrai. Je tiendrai deux carafons, chacun d'une main, et, sans en avoir l'air, je me verserai qu'à maman Lison de celui qui sera préparé.

—C'est bien ça.
—Où est-elle, votre liqueur ?
—Il faudra me donner un carafon de chartreuse, je la verserai moi-même, car vous pourriez en mettre trop. Alors, l'effet serait manqué. Au lieu de la gaieté, ce serait le sommeil qui viendrait.

—Je vais chercher ce qu'il vous faut.
Marianne s'approcha d'une table sur laquelle le sommelier transvasait des alcools de diverses couleurs dans de petits flacons numérotés. Chaque numéro constatait le nombre de petits verres que le récipient pouvait contenir.

—Jacques, demanda-t-elle, vos carafons de chartreuse sont-ils prêts ?

—Oui, mamselle Marianne.
—Donnez-m'en un, s'il vous plaît.
—Les voilà, choisissez vous-même.

La servante en prit un et rejoignit Ovide. Celui-ci avait d'avance tiré de sa poche le flacon acheté à New-York et dans lequel il restait, nous le savons, les trois quarts du liquide. Il tira du carafon la valeur d'un petit verre de chartreuse qu'il remplaça par la même quantité de liqueur canadienne ; il agita pour opérer le mélange, reboucha le carafon et le tendit à Marianne en lui disant :

—Surtout, ne mêlez pas avec les autres !
—Soyez tranquille, répondit-elle en le mettant dans sa poche. Je sais où le placer et je ne me tromperai pas.

Ovide se frotta les mains.

—Ma parole, je crois que nous allons bien rire ! s'écria-t-il joyeusement.

—J'en ris d'avance ! appuya la servante
Et elle quitta le Dijonnais pour reprendre le cours de ses travaux. Le misérable acheva tranquillement son déjeuner. Pas une des paroles échangées entre lui et Marianne n'avait échappé à mademoiselle Amanda. Passant tour à tour de la surprise à la stupeur, puis à l'épouvante, elle se demandait quelle était la personne qu'on appelait "Maman Lison," et à qui Ovide Soliveau voulait faire boire l'infamale liqueur qui avait failli la tuer elle-même à Bois-le-Roi. Quel crime cet homme avait-il donc encore à commettre ? Quels projets sinistres échafaudait-il ? Une sueur froide mouillait les tempes de l'essayeuse de madame Augustine. Ce qu'elle venait d'entendre lui causait une oppression singulière, l'anéantissait en quelque sorte.

Tout à coup, elle releva la tête, et sa physionomie devint énergique, tandis qu'une flamme passagère s'allumait sous ses paupières. Par l'entrebaillement du rideau elle jeta un regard sur Ovide qui venait de quitter sa chaise et allumait une cigarette. La maîtresse de l'établissement s'approcha de lui.

—Eh bien ! avez-vous trouvé du travail ? lui demanda-t-elle.

—Pas encore, mais je me suis présenté hier dans une maison du quartier et on m'a dit de repasser aujourd'hui, répondit-il. J'y vais.

—Bonne chance, alors !
—Merci, la bourgeoise !

—Vous savez qu'on se met à table à midi sonnante.
—Oui, oui. Aucun danger que je me mette en retard. Je serai là d'avance pour prendre un bitter. Il n'est que dix heures, j'ai grandement le temps de faire ma course.

—Allez donc, et revenez vite.
Ovide quitta la grande salle, traversa la boutique donnant sur la rue et sortit du "Rendez-vous des boulangers."

Amanda avait suivi de l'œil tous ses mouvements. Elle le vit s'éloigner, mais ne bougea point. Quoique son repas fût achevé, elle attendit quelques minutes dans une immobilité complète. Marianne vint débarrasser la table sur laquelle Ovide avait déjeuné. Mademoiselle Amanda, approchant alors sa bouche du vasistas entr'ouvert permettant d'entendre tout ce qui se disait dans la salle, et réciproquement, appela d'une voix un peu basse, mais distincte :

—Mademoiselle Marianne.
La servante regarda tout autour d'elle d'un air ahuri, et demanda :

—Qui... qui me parle ?
—Moi.

—Où ça, vous ?
—Dans le cabinet. Voulez-vous venir un instant ? J'ai quelque chose à vous dire.

—J'y vais.
Amanda ferma le vasistas et laissa retomber le rideau. Marianne parut.

—Vous avez besoin de moi, madame ? fit elle en entrant.
—Oui, mademoiselle.

—Tout à votre service. De quoi s'agit-il ?
—Je vais vous l'apprendre. Il y aura un grand repas chez vous, aujourd'hui.

—Oui, madame un banquet en l'honneur de Lise Perrin, qu'on appelle généralement dans le quartier "maman Lison."

—Quelle est cette maman Lison ?
—Une brave porteuse de pain qui a failli être écrasée samedi dernier rue Git-le-Cœur, par un échafaudage dégringolant du haut d'une maison en réparation.

Amanda se sentit frissonner. Marianne poursuivit :
—Tous les garçons boulangers, tous les porteurs et toutes les porteuses de pain du quartier aiment maman Lison. Ils se sont cotisés pour lui offrir un banquet de réjouissance.

—Et, cette brave femme, vous l'aimez aussi sans doute, vous, mademoiselle Marianne ?

—Mais certainement que je l'aime ! C'est une si digne créature.

—Eh bien ! alors, Marianne, vous ne ferez point ce que l'homme avec qui vous causiez tout à l'heure vous a conseillé de faire.

La servante demeura stupéfaite.
—Comment savez-vous ? balbutia-t-elle au bout d'un instant.

Mademoiselle Amanda étendit sa main vers le vitrage et dit :

—Le vasistas était ouvert, j'ai tout entendu.
—Alors madame a dû comprendre qu'il s'agissait d'une simple plaisanterie, d'une farce inoffensive. On veut s'amuser un brin et rendre gaie maman Lison qui a toujours l'air de broyer du noir.

—Vos intentions ne sont point mauvaises, je le sais, Marianne. Mais vous y renoncerez.

—Pourquoi ça ? Croyez-vous que le Dijonnais ait mis dans le flacon quelque chose qui puisse faire du mal à maman Lison ?

—Je crois qu'il agit dans un but qui n'est pas du tout celui d'égayer la pauvre femme.

—Vous connaissez donc le Dijonnais, madame ?
—Je le connais, et je vous jure sur tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, que cet homme a de méchants desseins. En conséquence, je vous supplie de ne point aider à les exécuter.

—De méchants desseins ? répéta Marianne tremblante.
—Oui, Marianne, voulez-vous gagner deux cents francs ?

—Tout de même.
—Et empêcher qu'on ne commette une action odieuse ?

—Oui, madame, je le veux bien, et même je le désire, pas tant pour les deux cents francs que pour empêcher le mal. Moi qui croyais ce monsieur Pierre un si brave homme et qui ai accepté de lui un cadeau.

—Ce cadeau, gardez-le.
 —Ah ! le brigand qui voulait me faire complice d'une méchanceté contre maman Lison ! Si je pouvais lui rendre la monnaie de sa pièce en lui jouant un bon tour ?
 —Vous le pouvez, Marianne.
 —Vrai ? Et comment ?
 —De la manière la plus simple. En lui versant, à lui, ce qu'il vous a dit de verser à la porteuse de pain.
 —Tiens ! Mais c'est une idée, ça, madame, et une fameuse ! Si ça devait faire du mal à maman Lison il en sera le mauvais marchand.
 —La dose que j'ai vu verser pouvait être dangereuse pour une femme, mais non pour un homme, répondit Amanda. Il boira, et alors, Marianne, vous verrez quelles étaient ses véritables intentions. L'ivresse viendra. Avec l'ivresse le besoin de parler, un besoin irrésistible. Alors il avouera tout haut, devant tous, ce qu'il voulait faire et quels motifs le poussaient à agir. Ce Dijonnais est un ennemi de maman Lison. Pourquoi ? Je n'en sais rien, mais le fait est sûr ! Il ne faut pas que la pauvre femme tombe dans la piège abominable tendu par lui.
 —Et, reprit Marianne, pouvant à peine croire ses oreilles, il parlera quand il aura bu ? Il dira beaucoup de choses sur lui-même ? Il se confessera publiquement.
 —Oui, ma fille.
 —Eh bien, madame, je vous garantis que maman Lison ne boira pas une seule goutte de la liqueur qu'il a préparé, et que c'est lui, le brigand, qui avalera la drogue ! Mais qu'est-ce donc que ce coquin-là ?
 —Un coquin, vous l'avez dit, et vous en aurez bientôt la preuve.
 —Je vais avertir la patronne, moi.
 —Gardez-vous-en bien, car on le chasserait, et nous ne pourrions savoir alors de sa propre bouche quel était son véritable but.
 —C'est vrai. Nous le saurons quand il aura bu. Donc, il faut le laisser boire, et il boira, je vous en fiche mon billet.

XCII

—Vous n'oublierez rien de ce qu'il vous a recommandé de faire ? répéta mademoiselle Amanda.
 —Non, madame, soyez tranquille, répondit Marianne. J'aurai à la main mes deux carafons, et je mettrai le coquin dedans, carrément. Vous verrez. Mais, au fait, le verrez-vous ?
 —Oui.
 —Et, comment ?
 —Je serai ici, dans ce cabinet. Je vous demande au sujet de ce que je viens de vous dire le secret le plus absolu.
 —Vous y pouvez compter. Je me morderai la langue jusqu'au sang plutôt que de lâcher un mot mal à propos.
 Amanda tira de son porte-monnaie deux billets de banque de cent francs chacun et les tendit à la servante.
 —Voilà ce que je vous ai promis, fit-elle.
 Marianne repoussa la main de la jeune femme et répliqua :
 —Gardez-les, madame, je vous prie.
 —Mais...
 —Il n'y a pas de "mais" qui tienne ! Inutile d'être payée pour faire une bonne action et pour démasquer un coquin.
 —C'est bien, cela, ma fille, c'est très bien. J'insiste cependant pour que vous preniez cet argent. Vous pourrez, si vous voulez, le donner à maman Lison, la porteuse de pain, qui certainement, n'est pas riche.
 —De votre part, alors, madame ?
 —Non, de la vôtre.
 —Ça ne serait pas naturel. Une pauvre fille ne peut faire de pareils cadeaux. Je les remettrai à la patronne qui s'en chargera.
 —Soit. Mais vous serez discrète.
 —N'ayez crainte.
 —Je serai ici à midi, et je demanderai à dîner. Arrangez-vous de façon à ce que le Dijonnais ne puisse me voir.
 —Il ne vous verra pas.
 —Et prenez ce que je vous dois, ajouta l'essayeuse de madame Augustine en donnant à Marianne une pièce de dix francs.
 La servante alla se faire rendre la monnaie au comptoir et prévint le patron que le cabinet était retenu par la personne qui s'y trouvait en ce moment. Ensuite elle rapporta la monnaie, et, après avoir formulé une dernière recommandation, Amanda quitta l'établissement de la rue de Seine. C'était une bonne fille que Marianne, un cœur d'or. Elle aurait volontiers raconté par le menu ce qui s'était passé, afin de faire mettre à la porte le mauvais drôle qui se préparait à jouer un mauvais tour à maman Lison. Mais, ayant promis de se taire, elle comptait bien tenir sa parole. Elle voulait savoir, en outre, ce que dirait le Dijonnais après avoir bu le singulier mélange qu'il destinait à la porteuse de pain. Marianne éprouvait un fort embarras, relativement aux deux cents francs. A coup sûr, si elle s'adressait à la patronne, celle-ci la questionnerait. Que répondrait-elle ? Tandis qu'elle songeait à ces choses, la patronne, précisément, l'appela. Marianne se hâta d'accourir et fut accueillie par ces mots :
 —Ah ! ça, qu'est-ce que tu fichais donc dans le cabinet, paresseuse ?
 —Ma foi, madame, je causais.
 —Tu choisissais bien ton moment, quand l'ouvrage presse et qu'on ne sait où donner de la tête !
 —Il s'agissait de maman Lison.
 —Ah ! bah ! et à quel propos ?
 —C'est une dame qui m'avait appelée et qui m'a mis ça dans la main.
 Et Marianne présentait les billets de banque à la patronne, qui s'écria :
 —Ça ! mais c'est deux cent francs, ça !
 —Oui, madame.

—Et c'est pour maman Lison ?
 —Parfaitement, oui, madame.
 —Et bien, si c'est ainsi, tu avais raison de bavarder. Tu lui donneras cette jolie somme au dessert, à la brave femme.
 —J'aime mieux que ce soit vous qui la lui donniez, patronne.
 —Comme tu voudras, je m'en chargerai volontiers. Maintenant, jette un coup d'œil à la table. Vois si tout est en ordre, tu iras ensuite faire un peu de toilette, et quand tu reviendras, j'irai me requinquer à mon tour.
 Marianne s'empressa d'obéir

.

Mademoiselle Amanda, ayant du temps devant elle, peu de temps, il est vrai, pensa qu'il était indispensable d'aller prévenir madame Augustine qu'une affaire importante l'empêcherait d'occuper sa place habituelle au salon d'essayage. Elle prit donc une voiture et se rendit rue Saint-Honoré. Elle aurait bien souhaité prévenir aussi Raoul Duchemin et Etienne Castel, mais, ne sachant pas où ils se trouvaient, ce désir ne pouvait se réaliser. Elle y renonça.
 Ovide, en sortant du "Rendez-vous des boulangers," était allé rue Jacob, où il avait déposé un mot chez M. Tiercelet, l'homme qui devait lui remettre des lettres de recommandation pour Buenos-Ayres. Il lui donnait rendez-vous pour le lendemain et l'invitait à déjeuner. Le Dijonnais s'était rendu compte de tout ce qu'il avait à faire avant son départ, fixé au lundi suivant. Le vendredi, il déjeunerait avec le dit Tiercelet. Il irait ensuite à Courbevoie, trouver Paul Harmant, toucherait les cinq cent mille francs promis et dînerait en compagnie de son pseudo-cousin. Le samedi, il terminerait ses acquisitions. Le dimanche, il ferait porter ses malles à la consigne de la gare du Havre, et le lundi matin, il filerait par l'express pour s'embarquer le soir sur un steamer transatlantique. Ses papiers, bien en règle, reposaient dans son portefeuille. Ovide n'avait point pensé à l'emploi de son temps pour la soirée du jour même où allait avoir lieu le banquet offert à la porteuse de pain.
 —J'irai passer deux ou trois heures n'importe où. Dans un théâtre ou dans un café chantant, se disait-il.
 Le dépôt de la lettre effectué chez monsieur Tiercelet, il flâna dans les environs de la rue Jacob, attendant que le moment fût venu d'aller prendre un bitter au "Rendez-vous des boulangers." Jeanne Fortier, pendant ce temps, "se faisait belle," pour employer l'expression dont elle-même s'était servie. La pauvre femme pleurait de joie en détaillant à Lucie les marques d'estime et d'affection qu'on lui prodiguait et qui la rehaussaient à ses propres yeux.
 —Je voudrais que vous soyez là, chère mignonne, lui dit-elle ; je serais si heureuse que vous voyiez combien ces braves gens m'aiment.
 —Qui ne vous aimerait, maman Lison ? répondait la jeune fille. Pour ne point vous aimer, il faudrait n'avoir point de cœur.
 Et elle aidait Jeanne Fortier, sa mère, à s'habiller. Midi approchait. Il fallait du temps pour aller du quai Bourbon à la rue de Seine. La porteuse de pain embrassa Lucie avec effusion et partit.
 —Brave femme ! pensa la jeune fille en la regardant descendre l'escalier. Je la chérie comme si elle était ma mère.
 Et elle rentra dans sa petite chambre, qui lui parut plus triste que de coutume.

.

En quittant Duchemin, Etienne Castel, nous le savons, s'était fait conduire aux ateliers de Paul Harmant. Celui-ci venait de rentrer après avoir déjeuné avec Lucien Labroue. Il était seul dans son cabinet. Lucien ayant à surveiller des travaux dans les ateliers d'ajustage traversait la cour pour s'y rendre, lorsqu'il aperçut Etienne se dirigeant vers les bureaux. Il le reconnut et alla vivement à sa rencontre. Etienne, de son côté, hâta le pas en souriant. Les deux hommes se serrèrent la main.
 —Vous, ici, cher grand artiste, lui dit Lucien.
 —Comme vous voyez, mon jeune ami.
 —Quel motif vous amène ?
 —Une fantaisie. J'ai envie de visiter les ateliers. Je songe à mettre dans un tableau un intérieur d'une usine. M. Harmant est-il ici ?
 —Nous avons déjeuné ensemble et nous venons de rentrer. Voulez-vous que je vous conduise à son cabinet ?
 —Vous me ferez plaisir.
 Lucien servit de guide à l'artiste.

(La suite au prochain numéro.)

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Plus de tache d'encre.—Voici une recette à l'usage des gens de plume, lesquels ne sont pas à un pâté près. Il s'agit d'un papier assoiffé d'encre qui dévore les taches qu'elle fait et n'en laisse point subsister la trace.
 Vous vous procurez : 1° du papier brouillard épais, ou mieux encore du carton brouillard ; 2° soit de l'acide oxalique, soit de l'oxalate de potasse (c'est tout bonnement du sel d'oseille), et vous trempez plusieurs fois le papier ou le carton dans l'acide ou dans le sel ; puis vous laissez sécher, en attendant l'occasion de vous en servir. Celle-ci se présentant, appliquez le papier sur le pâté ; l'encre sera bue et le papier blanchi.

PRIMES DU MOIS DE FÉVRIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal. — Toussaint Cousineau, 200, rue Montcalm ; Alexandre Mainville, 139, rue Chatham ; H. Reneau, 114, rue Fullum ; A. Renaud, 218, rue Wolfe ; Dame veuve Edouard Plamondon, 86, rue Visitation ; J.-Bte. Dusseault, 77, rue St-Antoine ; Amédée St-Denis, rue Amherst ; Emery Bérard, 1301, rue Ontario ; Alex. Langlois, 2246, rue Notre-Dame ; Octave Rollin (\$4.00), 328 rue Jacques-Cartier ; Rodolphe St-Hilaire, 71, rue Dominion ; Stanislas Richard, 1304, rue Notre-Dame ; Jos.-Nap. Proulx, 2598, rue Notre-Dame ; Dame Arthur Gravel, 84, rue Workman ; Dlle Stéphanie Bourgeois, 146, rue des Allemands ; Dlle Marie-Louise Lepailleur (\$15.00), 170, rue Sanguinet ; Napoléon Janvier 377, rue Panet ; Germain Drouin, 80½, rue des Erables ; Charles Bérard, 211, rue Sanguinet ; Adolphe Dagenais, 82, rue Workman ; Mathias Pelletier, 14, rue Parker ; C. A. Massé, 1412, rue Ontario ; Dame Maxime Vallée, 32, rue Frontenac ; Dame Ludger Désy, 274, rue des Allemands ; Madame Cadieux, 17, rue Eléonore ; J.-Bte. Ethier, 176½, rue Centre.
 Hochelaga. — Dlle Céline Laplume (\$50.00), 264, rue Iherville ; J. N. Letourneau, 68, rue Notre-Dame.
 Québec. — Dame George Pageau, 50, rue Couillard ; S. Matte, 169, rue St-Valier ; Godias Vézina, 39, rue St-Louis ; Josué Lepage, 329, rue St-Jean ; Damasse Gingras, 9, rue St-André ; Philéas Garneau, 114, rue Parent ; Xavier Lacroix, rue Franklin ; N. U. Joannette, 118, rue Arago ; Alfred Vézina, 169, rue St-Jean.
 Trois-Rivières. — Dlle Eugénie Morrissette.
 Ste-Luce Station. — J. A. Caron.
 Chicago, Ill. — Joseph Bélanger.
 Holyoke, Mass. — H. Lequin.
 Woonsocket, R. I. — Chs.-C. Gauvin.
 Ville St-Henri. — Anselme Desjardins, 20, rue Ste-Marguerite.
 St-Mathias. — Madame P. Johnson.
 Ste-Cunégonde. — Dame Prosper Lagarde (\$10.00), 286, rue Workman.
 Joliette. — Arthur Lajeunesse.
 Pointe Saint-Charles. — Dame Séraphin Lacroix, 78, rue Forfar.
 Ville Saint-Jean-Baptiste. — Gilbert Gour, 51, rue St-Laurent.
 Hull. — Napoléon Thériault ; Saül Levasseur, 15, rue Victoria.
 Sainte-Anne de Bellevue. — J.-Ls. Michaud.
 Village Saint-Gabriel. — Dame John Kingsley, 11½, rue Island ; Avila Godcharles, à l'aqueduc.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 173.—ENIGME—SONNET

D'une complexion d'ordinaire fragile.
 Je suis souvent de fer, parfois d'or ou d'argent !
 J'habille également le pauvre et l'indigent,
 Et deviens ce qu'on veut sous une main agile.

Je revêts cents couleurs. En matière textile
 Laine, soie ou coton, je trône en vrai régent.
 Des deux mondes je suis l'indispensable agent.
 Dans le moindre discours, le point le plus utile.

J'arrête dans son vol tout insecte mutin,
 Et je fais se mouvoir plus d'un joyeux pantin !
 De l'intrigue je suis le plus bel apanage.

Comme toute médaille, hélas ! j'ai mon revers !
 Aigu, froid et tranchant, je sème le carnage.
 Frappant, dans ma furie, à tort comme à travers.

SOLUTIONS :

No 170 — Le nombre est : 27.
 No 171. — Les mots sont : S'écoule et S'écroule.

No 172

BLANCS. NOIRS.
 1 D 3e C D 1 D pr. F ou R 4e R
 2 D 5e R ou D pr. D, échec et mat.

ONT DEVINE :

Problèmes — J. A. Landry, Maskinongé ; N. L. Fréchette, Sainte-Madeleine ; Mlle Angéline Morency, Eph. Cloutier, Ovide Leclerc, Québec ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Mlle Eva Lanctôt, L. M. Rhéaume, S. R., Calixte Paquette, F. J. A., Mlle Ida L., Montréal ; Ls. Bellefleur, Louiseville ; F. M. Paquet, Montmagny.

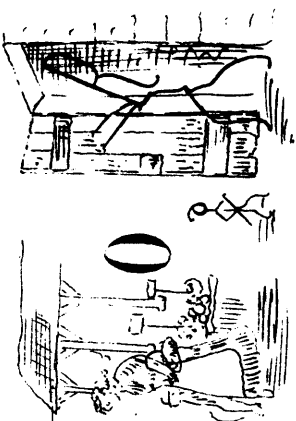
Echecs. — Maurice O'Reilly, Montréal ; E. H. Lecours, Sorel.

Dans le New-Hampshire, une nouvelle loi frappe de \$20 d'amende le vendeur d'une cigarette à un enfant âgé de moins de 15 ans.



PERROQUET, CHIEN ET POUPÉE — (DRAME EN SIX ACTES)

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

Toute opinion est provoquée par un intérêt

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4; six mois, \$2; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York, Etats-Unis.

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it **IN NEW YORK.**

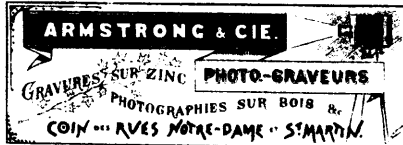
"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



VICTOR ROY
ARCHITECTE,
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire et d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. *Le Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.

LE MONDE ILLUSTRÉ,
28 ET 30, RUE SAINT-GABRIEL

ABONNEMENTS :

Un an \$3.00
Six mois 1.50
Quatre mois 1.00

PAYABLE D'AVANCE

ANNONCES

PAR LIGNE NONPAREIL :

Première insertion 10 cents
Insertions subséquentes 5 "
A longs termes Conditions spéciales

Un numéro spécimen envoyé gratis sur demande

J. M. FORTIER

--DE LA--

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cents
vendu pour 5 cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

ETABLISSEMENT DE 1RE CLASSE

LEFRANCOIS FRERES,
314, Rue Ste-Catherine,
MONTREAL

Assortiment complet et choisi de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

Il est strictement défendu de lire ceci. —Moyen efficace de faire fortune.— La santé vaut mieux que les plus grandes richesses.

Certificat au public — D'après l'expérience directe que nous avons déjà des eaux minérales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une utilité incontestable pour les maladies suivantes : Dyspepsie, Constipation, Rhumatisme, Paralysie, maladie du Foie et des Rognons. Elles sont aussi un remède infailible pour détourner la Diphtérie, les Fièvres Typhoïdes et la Picote.

S. LACHAPPELLE, M. D.
Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène
Et membre du bureau santé de la Province.
E. MASSILOTTE & FRERE,
Seuls agents pour Montréal.
217, rue St Elizabeth.
(Téléphone No. 810 A.)

AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires,
Programmes, Lettres Funéraires
Circulaires, Affiches, etc.
Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.
Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal.